B

C

DE LA

Il est p
enfants à
venable
égaleme
Les je
qui bless
Il faut d
qui met
machine
donnés
n'est pa
gence q
dans les
Les e
s'observ
gesticul
La h
position
testable

LES RÈGLES
DE LA
BIENSÉANCE
ET DE LA
CIVILITÉ CHRÉTIENNE.

DIVISÉES EN DEUX PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA MODESTIE QUE L'ON DOIT FAIRE PARAÎTRE DANS LE MAINTIEN DU CORPS.

CHAPITRE PREMIER.

Du maintien de tout le Corps.

Il est plus important qu'on ne pense, d'accoutumer les enfants à tenir tout leur corps dans une situation convenable : l'honnêteté et la pureté des mœurs l'exigent également.

Les jeunes gens ne sont que trop sujets aux défauts qui blessent en ce genre l'honnêteté et les convenances. Il faut donc leur faire éviter cette affectation ridicule qui met le corps à la gêne, et le rend semblable à une machine dont les mouvements sont mécaniquement ordonnés ; une démarche guindée ou composée avec art, n'est pas moins opposée à la modestie qu'une négligence qui annoncerait de la paresse et peu d'élévation dans les sentiments.

Les enfants d'un caractère vif et pétulant doivent s'observer avec plus de vigilance que les autres, ne pas gesticuler, ni changer d'attitude par légèreté.

La hauteur et la fierté annoncent de mauvaises dispositions, elles décèlent un principe d'orgueil, vice détestable dans l'homme et surtout dans le chrétien,et elles

ne sauraient jamais être prise pour de la gravité, qui est une qualité louable.

La haute idée que toute personne doit avoir de sa destinée, suffit pour lui donner cette gravité douce qui inspire également le respect et la confiance. L'air d'élévation et de grandeur dans le maintien doit toujours être réglé par la modestie et soutenu par le sentiment de ce que l'on est et de ce que l'on doit être.

Lorsque des circonstances demandent que l'on soit debout, il ne faut ni se voûter, ni pencher la tête par affectation, ni l'élever avec une fierté ridicule. Il faut encore éviter de s'appuyer sans besoin contre la muraille, de faire des contorsions en s'agitant inutilement; enfin, d'allonger ou d'étendre négligemment le corps ou les bras, etc. etc.

Lorsqu'on veut s'asseoir, il ne faut pas choisir les siéges les plus commodes, et lorsqu'on est assis, il ne faut pas s'appuyer avec négligence contre le dossier de la chaise ou du fauteuil; on doit aussi éviter de s'y tenir penché ou de travers, de changer souvent de place, de balancer le corps ou les jambes, etc.

Se placer dans un endroit passant, et gêner ainsi les personnes qui ont besoin de passer, est encore une impolitesse.

Il faut aussi observer de ne jamais se lever sans besoin lorsque tout le monde est assis, ni de demeurer sur son siége quand la compagnie se tient debout.

Un peu plus de soin et de vigilance rendraient ces règles familières aux jeunes gens, lesquels s'accoutumeraient ainsi à paraître en public avec cet air d'honnêteté qui décèle une bonne éducation et un cœur réglé.

Enfin, considérant son corps comme temple du Saint-Esprit, un chrétien évitera non-seulement tout ce qui est opposé aux convenances, mais encore tout ce qui pourrait blesser les regards des personnes avec lesquelles il vit; il s'accoutumera à souffrir diverses incommodités sans se tourner, se gratter ou tenir une posture indécente. Il évitera encore avec plus de soin tout regard et toute action tant soit peu libre sur lui ou sur autrui.

CHAPITRE II.

De la Tête et des Oreilles.

La bienséance exige qu'on tienne sa tête droite et élevée, qu'on ne la tourne pas de côté et d'autre avec précipitation : c'est surtout dans la conversation que l'on doit avoir soin d'en régler les mouvements.

Il n'est jamais permis de répondre par un signe de tête aux questions qui sont adressées, encore moins de témoigner de l'indifférence ou du mépris par un geste de cette espèce.

On doit éviter de porter la main à la tête, et l'honnêteté, ainsi que la propreté, exigent qu'on ne la touche que dans une pressante nécessité, surtout lorsqu'on est à table, et encore moins doit-on se gratter, ni remuer les cheveux : ce défaut, si ordinaire aux enfants, ne saurait être relevé avec trop d'exactitude.

On doit se nettoyer les oreilles avec soin, mais il faut éviter de le faire en compagnie. On ne doit pas non plus le faire avec une épingle, encore moins avec les doigts, mais se servir d'un cure-oreille. Les enfants ont communément beaucoup de penchant à crier ou à se souffler mutuellement dans les oreilles : c'est une impolitesse, et, qui plus est, une habitude nuisible dont on doit les corriger.

Un chrétien sachant que cet organe ne lui a été donné de Dieu que pour une fin honnête, se gardera bien de se procurer par lui des satisfactions criminelles en écoutant des discours impies ou dangereux ; mais il s'en servira pour faire passer dans son cœur des sentiments salutaires ; il apprendra aussi tout ce qui peut contribuer à son édification et le former à la vie sociale.

CHAPITRE III.

Des Cheveux.

La propreté des cheveux est non-seulement commandée par l'honnêteté, elle contribue aussi à la santé, ainsi personne ne doit se dispenser de les peigner chaque jour et de les faire couper de temps en temps.

Il ne faut jamais prendre la vanité pour modèle dans la tenue des cheveux, et quoiqu'on ne doive pas se rendre ridicule par un arrangement hors d'usage, il faut cependant éviter de se rendre esclave des modes et d'affecté la coiffure d'un fat.

Il serait à désirer qu'on observât avec plus d'exactitude les règles de cette modestie prescrite par les apôtres, et si souvent recommandée par les conciles ; mais loin de là, des chrétiens destinés, dans les desseins de Dieu, à être couronnés de gloire, ne pensent qu'à orner leur tête, qui bientôt deviendra la pâture des vers.

CHAPITRE IV.

Du Visage.

Le sage dit, qu'à l'air du visage, on connaît l'homme de bon sens. Le visage est, dit un ancien, le miroir de l'âme, l'interprète de la pudeur, ou le témoin de la corruption du cœur ; il faut donc le composer de manière à nous rendre aimables et à édifier le prochain.

Pour être agréable, il faut n'avoir rien de sévère ni d'affecté dans le visage, tout doit y respirer une gravité douce, une sagesse aimable : l'air chagrin et mélancolique rebute.

La gaîté, la sérénité du visage ne doivent point se ressentir d'une évaporation qui annoncerait la légèreté d'esprit et une liberté mal réglée.

Il est cependant à propos de composer son visage selon les circonstances où l'on se trouve et les personnes avec lesquelles on converse.

Il serait ridicule et insultant de rire avec des gens qui sont dans la tristesse, de leur parler d'un ton gai, ou d'annoncer un événement fâcheux avec un air indifférent. De même, lorsqu'on se trouve dans une compagnie dont les entretiens roulent sur des choses agréables et amusantes, on ne doit pas avoir un air sombre et rêveur.

A l'égard de ses propres affaires, l'homme sage conserve, autant qu'il est possible, un visage toujours égal ; l'adversité ne doit abattre que le faible, la pros-

périté ne doit se peindre que dans les yeux de l'homme léger. Ce n'est pas que le visage ne doive se ressentir des différentes situations de l'âme, mais il faut être assez maître de soi-même pour se modérer dans le chagrin comme dans le plaisir.

Rien n'est plus incommode, ni plus fâcheux, qu'un homme dont le visage annonce tantôt de la gaîté, tantôt de la mauvaise humeur: cette mobilité est une preuve qu'on se laisse conduire par la passion, et par conséquent, qu'on est peu vertueux.

Lorsqu'on se trouve avec des personnes qui, par leur âge et leurs vertus, méritent des égards, le respect qu'on leur témoigne doit être peint sur le visage, sans cependant y mêler un air de timidité puérile, qui est ordinairement la preuve d'une âme basse. Il faut également éviter l'air de familiarité avec les personnes que l'on connaît peu, ainsi qu'avec les enfants et les domestiques, sans quoi plusieurs se prévaudraient des libertés, qu'on leur permettrait et deviendraient peu respectueux.

Avec ses amis, il faut toujours avoir un visage gai, afin de donner plus de facilité et d'agrément à la conversation.

La propreté exige qu'en se levant on se lave le visage et qu'on l'essuie avec un linge blanc.

Lorsque la sueur oblige à s'essuyer le visage, il faut le faire avec un mouchoir blanc et n'y porter la main que dans un cas de nécessité : on évite par là de graves inconvénients, la main pouvant y faire naître des dartres, des boutons, etc. etc.

CHAPITRE V.

Du Front, des Sourcils et des Joues.

Le front est le siége de la douceur, de la pudeur et de la sagesse, il faut donc que son air réponde aux vertus dont il est l'interprète et le miroir.

Froncer les sourcils est souvent un signe de fierté et de mépris, il faut donc éviter ce mouvement.

Quand on a le cœur pur et droit, une parole obscène, un geste indécent, un mensonge, une médisance, un léger emportement colorent aussitôt le visage, y font

paraître une rougeur qu'un philosophe appelait la couleur de la vertu. Malheur à ceux qui rougissent du bien !

L'impudeur, l'endurcissement et une licence effrénée, sont souvent la preuve de la dépravation et de l'immoralité d'un cœur qui ne sait plus rougir de rien.

Remuer les joues, les enfler, les battre des mains, sont des incivilités et des grossièretés tout-à-fait répréhensibles.

Donner un soufflet à son prochain, est une des plus grandes insultes qu'on puisse lui faire ; cependant, celui qui est ainsi outragé, ne doit jamais se venger par une injure de même nature, quoi qu'en dise le monde ; mais il doit se souvenir que J. C. a été souffleté et couvert d'opprobres pendant sa passion. Et si malheureusement il arrivait qu'on se laissât aller à un premier mouvement d'impatience, il faudrait au moins le réprimer aussitôt qu'on s'en apercevrait, et se souvenir que la vengeance a été regardée par tous les sages de l'antiquité, plutôt comme une preuve de faiblesse que comme une marque de courage et de force.

CHAPITRE VI.

Des Yeux et des Regards.

Les yeux sont les interprêtes du cœur et en expriment presque toujours les sentiments et les agitations; il est donc bien important de veiller à ce qu'il n'y paraisse rien de déréglé.

Ceux à qui la nature n'a pas donné l'avantage d'une vue agréable, doivent tâcher de diminuer, autant qu'il est possible, cette infirmité par une contenance gaie et modeste.

Il en est dont le regard rend l'aspect très désagréable et même affreux ; ce défaut est ordinaire aux caractères violents et colériques ; d'autres ouvrent beaucoup trop les yeux et les fixent avec hardiesse, preuve d'insolence ; ce sont deux défauts pareillement à éviter.

Les personnes etourdies regardent sans cesse de côté et d'autre sans se fixer à aucun objet ; la sagesse et la politesse condamnent également cette inconstance dans les regards.

Il n'est pas rare que certaines personnes fixent sérieusement les yeux sur un objet, sans que pour cela elles y portent leur attention ; souvent elles sont absorbées par une affaire grave ; plus souvent encore elles ont l'esprit si mobile, qu'il ne s'arrête et ne se détermine jamais.

Lorsqu'on éprouve quelques chagrins, il faut éviter de le faire trop paraître au dehors par un excès d'abattement indigne d'un homme qui a le bonheur de connaître les vérités de la religion, et qui doit adorer en tout les ordres de la Providence.

Il est très incivil de regarder par-dessus l'épaule, de fermer un œil, de le tourner sans sujet de tous côtés pour promener ses regards ; il est contraire à l'esprit du christianisme, à l'honnêteté, à la bonne éducation de les fixer sur des objets obscènes. Saint Augustin dit que l'œil impudique est toujours le courrier d'un cœur corrompu.

Grimacer, contrefaire les louches, érailler les yeux avec les doigts pour faire rire, sont des défauts impardonnables que l'on ne doit jamais se permettre ; les ouvrir et les fermer par caprice, les tenir fixement attachés sur des personnes respectables, sont autant de choses contraires à la modestie et à la politesse.

Il est encore de la bienséance de ne jamais fixer trop long-temps les yeux sur une même personne, de ne les pas mouvoir avec rapidité ; on ne doit les ouvrir qu'autant qu'il est nécessaire pour distinguer les objets.

CHAPITRE VII.

Du Nez.

Porter les mains au nez, mettre les doigts dans les narines est non-seulement une malpropreté impardonnable, mais encore une habitude fort dangereuse par les incommodités qu'elle peut occasionner, et dont quelquefois on se ressent long-temps. Les parents doivent donc veiller avec soin à la faire éviter à leurs enfants.

Il faut, en se mouchant, observer exactement toutes les règles de la propreté et de la bienséance, se détourner un peu et se servir toujours d'un mouchoir.

Gesticuler avec le mouchoir, le tenir continuellement dans les mains et le laisser tomber à terre, le poser sur une table, sur une chaise ou autre meuble, c'est de très-mauvais ton. On doit tenir son mouchoir dans la poche et ne l'en retirer qu'au besoin.

Il faut éviter avec soin de faire trop de bruit en se mouchant de même qu'en éternuant, et ne faire ni l'un ni l'autre qu'avec modestie.

L'usage veut qu'on salue la personne qui éternue, et que celle-ci remercie ; il faut faire l'un et l'autre par une petite inclination de tête, sans se découvrir, surtout si l'on est à table : il est inutile de parler ni de faire des compliments, c'est une coutume du dernier ridicule.

CHAPITRE VIII.

De la Bouche, des Lèvres, des Dents et de la Langue.

Il faut tenir la bouche dans une grande propreté et dans la forme qui lui est naturelle, et ne point l'ouvrir avec affectation et sans sujet : il est donc important de la laver chaque matin et de n'y porter aucune chose qui puisse donner mauvaise haleine et la rendre malpropre.

On se gâte infailliblement les lèvres en se les mordant avec les dents, ou en les remuant avec contorsion, les resserrant, les élevant trop et les tirant avec les doigts en les séparant de manière à laisser apercevoir les dents et les gencives.

La plupart des enfants se gâtent les dents ou en ne les nettoyant pas, ou en le faisant avec des choses qui leur nuisent, ou en mangeant de tout ce qui peut les noircir, les gâter ou les ébranler : comme serait d'y attacher des fils, d'y insérer des épingles, etc.

Il est nécessaire de nettoyer souvent ses dents surtout après les repas, avec un bout de plume, et non avec une épingle ou la pointe d'une couteau, et de les frotter ensuite avec un linge un peu humecté ; mais il faut observer de ne le point faire à table.

C'est une incivilité de grimacer en serrant les dents ou de les rapprocher avec bruit, les unes contre les autres, de s'en servir pour ronger ses ongles ou du bois, ou couper quelqu'autre chose que ce soit.

Plusieurs allongent et rétrécissent et font sans cesse mouvoir la langue ; l'on ne sait ce que l'on doit blâmer avec plus de force, ou la négligence des parents et des maîtres, ou la mauvaise habitude des enfants qui se défigurent ainsi par plaisir.

CHAPITRE IX.

De la manière de parler et de prononcer.

Il est difficile d'entendre celui qui serre les dents en parlant ; ceux qui parlent du gosier ne sont pas souvent plus intelligibles ; la trop grande volubilité confond les mots et rend le discours imparfait ; c'est le défaut des caractères pétulants. Il faut, en parlant, prendre un ton conforme au sujet que l'on traite et aux personnes à qui l'on adresse la parole : un ton trop élevé annonce la fierté et l'insolence, un ton trop bas décèle une timidité puérile, et comme on ne doit parler que pour se faire entendre, il est ridicule ou de crier à haute voix, ou de parler entre les dents.

L'honnêteté condamne un ton de voix brusque qui annonce la dureté de caractère. La dignité de l'homme est contraire à ce ton efféminé qui, quoique commun dans ce siècle, n'est pas moins un signe sensible de la plus pitoyable fatuité ou d'un génie borné. Ceux qui affectent de grasseyer en parlant donnent dans le ridicule, et ceux qui le font naturellement doivent, autant qu'il est en eux, diminuer ce défaut, en appuyant sur les syllables qu'ils prononcent avec peine.

Il y a des personnes qui prononcent lentement et langoureusement ; on dirait qu'elles n'ouvrent la bouche que pour se plaindre : rien n'est plus insipide ni moins pardonnable ; d'autres parlent pesamment comme s'ils avaient la bouche pleine. On doit corriger ces défauts dans les enfants avec un grand soin, et de bonne heure, car l'expérience nous apprend qu'il est très difficile de s'en corriger, lorsqu'on en a contracté l'habitude.

La prononciation française doit être toujours ferme, douce et agréable : en parlant peu, en prononçant les mots distinctement et les syllabes qui doivent sonner à

l'oreille, on s'accoutume à parler d'une manière agréable. La conversation des personnes qui parlent la langue dans toute la pureté contribue beaucoup à former la prononciation.

CHAPITRE X.

De la manière de bâiller et de cracher

Rien n'est plus incivil que de parler en bâillant, de bâiller avec affectation ou d'un ton élevé. Lorsque la nécessité de bâiller est trop pressante, il faut au moins mettre la main devant la bouche ; et, si elle continue, il est plus à propos de se retirer que de laisser croire qu'on s'ennuie

Lorsqu'on se trouve dans le lieu saint, chez les grands, ou dans des appartements propres, on doit toujours cracher dans son mouchoir. C'est une grossièreté impardonnable dans les enfants, que celle dont ils se rendent coupables en crachant au visage de leurs camarades ; on ne peut pas plus excuser ceux qui crachent par les fenêtres, sur les murailles et sur les meubles ; on doit encore éviter de laisser échapper, en parlant, de la salive sur le visage de celui qui écoute.

CHAPITRE XI.

Du Dos, des Epaules et des Bras.

Beaucoup de jeunes gens affectent de marcher courbés, de telle sorte qu'on les prendrait pour des vieillards ou des personnes naturellement voûtées ; rien n'est plus ridicule. Il en est qui ne rougissent pas de donner aux épaules un mouvement de vibration tandis qu'on leur parle, qui tournent même le dos ; c'est une preuve de mauvaise éducation et de légèreté. C'est aussi une incivilité de s'accouder lorsqu'on parle ou qu'on écoute, de pousser ou d'écarter avec le coude ou l'épaule celui qui s'avance pour parler ; il est mille autres moyens de se défaire des importuns ou des grands parleurs ; et, en toute rencontre, il faut conserver cette politesse et cette urbanité qui forme le caractère distinctif de notre nation.

CHAPITRE XII.

Des Mains, des Doigts et des Ongles.

Il faut se laver les mains tous les matins, avant et après le repas, et toutes les fois que l'on a touché quelque chose qui peut les salir ; la malpropreté en ce point est intolérable. On ne doit jamais, après les avoir lavées, les essuyer aux habits ou à autre objet qui n'est pas destiné à cet usage.

Les enfants aiment à porter les mains sur les habits et les autres choses qui leur plaisent : il faut corriger en eux cette démangeaison, et leur apprendre à se contenter d'observer des yeux ce qui se présente à leurs regards.

On ne doit se donner la main l'un à l'autre que quand on est uni par une étroite amitié ; cette action est un signe commun de paix, de familiarité et de bienveillance. Présenter sa main à une personne supérieure serait une incivilité ; et si elle donne ce témoignage de bonté, il faut le recevoir avec respect et reconnaissance, en s'inclinant et présentant la sienne. On doit toujours présenter la main droite et avoir soin de tirer ses gants si l'on en a ; il ne serait permis de les garder que s'il s'agissait de la présenter à une dame pour la soutenir dans quelque circonstance où elle aurait besoin qu'on lui rendit ce service, comme serait pour descendre de voiture, franchir un obstacle, etc.

Montrer au doigt, de loin ou de près, la personne dont on parle, tirer les doigts les uns après les autres, les faire craquer ou les remuer à tous propos, sont de grandes incivilités.

Il faut se couper les ongles dès qu'il paraissent se charger d'ordures : c'est une impolitesse de le faire en présence de qui que ce soit ; on doit se servir de ciseaux et non de couteau et de canif ; c'est une grossièreté de les ronger avec les dents et de les enfoncer dans quelque fruits ou autre chose que ce puisse être.

CHAPITRE XIII.

Des Genoux, des Jambes et des Pieds.

Il ne faut pas, étant assis, trop écarter ou trop serrer les genoux, et surtout il faut éviter de s'y accouder. Remuer sans cesse les jambes, les allonger, les croiser lorsqu'on est assis en présence de personnes qualifiées, est d'une mauvaise éducation. Il faut avoir soin que les pieds n'exhalent aucune mauvaise odeur, et pour cela il est nécessaire de les laver souvent et de changer fréquemment de bas ; il ne faut pas manquer de le faire lorsqu'on doit rendre ou recevoir quelque visite.

Lorsque l'on est debout, on doit avoir les pieds en dehors, les talons séparés et éloignés un peu l'un de l'autre, ne pas les remuer sans cesse, encore moins battre le pavé ou quelqu'autre chose ; enfin ne pas se poser tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Plusieurs, en marchant, traînent leurs pieds et frottent avec affectation le pavé ou le plancher ; quelques-uns marchent sur la pointe du pied et semblent plutôt sauter que marcher ; d'autres pirouettent sur le talon ; ces sortes de marches sont ridicules.

Lorsqu'on est obligé de se mettre à genoux, il ne faut pas croiser ses pieds, ni s'asseoir sur les talons, cette posture est peu respectueuse. Il est contre l'honnêteté et contre la douceur chrétienne de frapper qui que ce soit du pied ; ceux qui s'oublient au point de se laisser emporter à une telle brutalité prouvent qu'ils ne sont ni bien élevés ni maîtres de leurs passions déréglées.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA BIENSÉANCE DANS LES ACTIONS COMMUNES ET ORDINAIRES.

CHAPITRE I.

Du Lever et du Coucher.

Prolonger son sommeil au-delà de la nécessité, c'est s'exposer à contracter l habitude d'une vie molle, sensuelle, et s'exposer à tous les dangers qui peuvent en être la suite ; d'ailleurs l'homme, en quelque condition qu'il se trouve, doit se souvenir qu'il est né pour le travail, et que la lumière du jour ne reparaît que pour l'y appeler.

Environ sept heures de repos suffisent au délassement du corps, à moins qu'on n'ait été obligé de se livrer à un travail excessif.

Il faut donc se faire à soi-même une loi de se lever de grand matin, et d'y accoutumer les enfants dès qu'ils commencent à se former, s'ils n'ont point d'infirmités qui s'y opposent.

La première chose que l'on doit faire en s'éveillant, c'est de donner son cœur à Dieu par un acte d'amour, et le prier intérieurement avec foi et humilité.

Il faut ensuite sortir du lit avec la modestie convenable, mais surtout ne jamais y rester à tenir des conversations, ou vaquer à d'autres affaires sans nécessité ou incommodité.

Dès que les enfants sont levés et habillés on doit leur faire réciter, à genoux autant que cela se peut, les prières qui sont en usage, leur faisant observer que rien ne doit jamais dispenser un chrétien d'un devoir aussi saint et aussi essentiel. Il serait de la dernière indécence de souffrir que les enfants adressassent leurs prières au Seigneur tandis qu'on les habille ; ce n'est pas le mouvement des lèvres mais celui du cœur que Dieu demande de nous, et la grande idée que nous devons tous avoir de son infinie majesté, est la règle inva-

visible du maintien, de la posture et de l'attention du chrétien qui prie.

On doit accoutumer les enfants à ne se jamais coucher sans avoir salué leurs parents ou leurs maîtres, s'ils en ont ; ils doivent être convaincus qu'ils ne sauraient trop manifester le respect qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours et à ceux qui tiennent leur place.

C'est une omission très criminelle de se coucher sans avoir adoré Dieu, sans l'avoir remercié de ses dons, sans s'être disposé au sommeil par un retour exact sur soi-même. La modestie doit aussi bien présider au coucher comme au lever; il faut beaucoup veiller à ce que les enfants y soient fidèles.

CHAPITRE II.

De la manière de s'habiller et de se déshabiller.

En couvrant nos corps, nous devons nous souvenir que le péché y a empreint sa difformité ; nous devons donc les couvrir avec décence afin d'obéir à la loi de Dieu qui nous l'ordonne.

Ceux qui, dans les ajustements auxquels ils peuvent se suffire à eux-mêmes, se servent de la main d'un autre, décèlent un sot orgueil ou une humiliante mollesse. Dès que les enfants peuvent se servir aisément de leurs bras, on doit les accoutumer à s'habiller eux-mêmes; la maladie ou la trop grande faiblesse est le seul prétexte qui puisse les en dispenser.

Quand on ne doit ni rendre ni recevoir de visite, on peut, dans la maison, se servir de l'habillement qui paraît le plus commode, pourvu qu'il ne soit pas immodeste ; mais on doit éviter de sortir en négligé, à moins qu'on ne soit surpris par quelques affaires pressantes. Quelque grande que puisse être la chaleur de l'été, il est incivil de paraître devant qui que ce soit les jambes nues, la poitrine, l'estomac et le cou découverts.

On ne serait pas obligé de prescrire des règles sur la manière de prendre ou de quitter ses habits, si on était plus modeste et plus honnête ; et cependant la raison dicte à chacun que tout doit être fait dans l'ordre, que la pudeur est indispensable dans les cas où il est si aisé d'en violer les règles.

On doit regarder comme gens sans éducation ceux qui s'habillent ou se déshabillent en présence de quelqu'un lorsqu'ils peuvent faire autrement. On sent assez combien l'honnêteté serait blessée par une aussi étrange licence.

CHAPITRE III.

Des Habits et des autres Ajustements.

Il faut éviter l'excès dans la parure, excès contraire à la modestie chrétienne, excès qui entraîne dans des dépenses ruineuses, excès enfin qui rend presque toujours ridicule celui qui s'y livre.

La négligence dans l'habillement est un autre défaut, souvent accompagné de celui de la malpropreté ; il est rare que le désordre extérieur ne soit une suite du désordre qui règne dans l'âme : on doit donc se précautionner contre les taches, et ne pas exposer ses habits à être salis, faute de les porter avec soin.

La singularité dans les ajustements est ridicule ; c'est quasi une preuve du dérangement de l'esprit. La mode du pays où l'on vit est la règle que l'on doit suivre dans le choix et la forme des habits.

Il ne faut pas cependant donner dans toutes les modes ; il en est de capricieuses et de bizarres, il en est de raisonnables; il faut suivre celles-ci et rejeter celles-là; éviter surtout la folie de ceux qui les inventent à plaisir.

Le véritable moyen de donner des bornes aux modes et de n'y commettre aucun excès, consiste à suivre les règles de la modestie, qui doit être le principe inviolable des chrétiens : il faut donc bannir des habits tout ce qui annonce un luxe outré, ou une vanité méprisable. L'homme qui met sa gloire et son amour dans de somptueuses parures, s'avilit en croyant se distinguer. C'est le propre des femmes d'épuiser toutes les ressources de la vanité ; aussi l'Apôtre des nations s'élève-t-il avec force contre ces humiliantes faiblesses ; il exhorte les femmes à être modestes dans leurs habillements, à regarder la chasteté comme un ornement plus précieux que l'or, les perles et la somptuosité des ajustements : il veut que leur extérieur annonce la piété, et que les

bonnes œuvres soient leur plus brillante livrée. Que les femmes, dit l'Apôtre, étant vêtues comme l'honnêteté le demande, se parent de pudeur et de sagesse, non avec des ornemens mondains, somptueux et immodestes, mais avec de bonnes œuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de piété.

Changer souvent de linge, lorsqu'on le peut, est aussi essentiel à la santé, que conforme à l'honnêteté et à la décence.

Il faut, en saluant, ôter le chapeau autant qu'il est possible de la main droite, le descendre vers le côté, contre la cuisse, sans cependant la toucher.

Lorsque, étant assis, on est obligé de se tenir découvert, il faut poser son chapeau sur les genoux ou dans quelque endroit destiné à cet usage.

Il ne faut pas attendre que l'on soit tout proche de la personne, pour ôter son chapeau en la saluant, mais le faire à cinq ou six pas : à table ou en lieu de visite, il faut être toujours découvert. On ne saurait indiquer toutes les autres circonstances particulières dans lesquelles on doit se découvrir ; mais en général, on doit le faire lorsqu'on rencontre quelqu'un que l'on connaît. La plus intime amitié ne dispense pas deux amis de ce devoir, lorsqu'ils se trouvent en public ; mais il serait ridicule de se découvrir à chaque question à laquelle on répond ou que l'on fait, à chaque chose que l'on donne ou que l'on reçoit ; il suffit de s'incliner : d'ailleurs, si l'on reçoit quelque chose d'un homme respectable, on est censé découvert devant lui tandis qu'il parle ; et s'il permet qu'on se couvre, on reçoit ce qu'il donne avec une faible inclination. En général, on doit accoutumer les enfants à se tenir découverts dans les appartements.

C'est une négligence impardonnable de porter des bas percés ou déchirés, de les laisser tomber sur les talons, d'avoir aux pieds des souliers malpropres et mal faits, de s'en servir en pantoufles.

Comme il est d'usage de tenir le haut de la veste un peu ouvert, il faut avoir soin que la chemise ne s'ouvre pas, et ne découvre la poitrine ; il est indécent de sortir de la maison sans un col, cravate ou mouchoir.

CHAPITRE IV.

De la Nourriture.

Dieu ne défend pas le goût que la nature nous fait prendre dans les aliments qu'elle nous offre, mais la religion et la raison s'accordent pour nous interdire la sensualité et la gourmandise.

L'Apôtre saint Paul dit expressément que, soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous devons toujours tendre à la gloire de Dieu : la nécessité doit donc être le seul motif d'une action qui, par elle-même, est plutôt un assujétissement qu'une perfection de notre nature.

On doit également s'interdire toute conversation qui n'aurait pour objet que la table, et si l'on se trouvait obligé d'en parler, il faudrait le faire sans affectation, ne point rappeler avec complaisance les repas auxquels on s'est trouvé, encore moins faire parade des invitations que l'on attend.

La tempérance exige que l'on mange à des heures réglées autant que cela se peut. Les enfants, à qui la nécessité oblige de donner à boire et à manger dans d'autres temps que ceux marqués pour le repas, ne sont pas des exemples pour ceux qui ont plus d'âge et plus de force ; et l'on regarderait avec raison comme un gourmand insatiable, celui qui mangerait à toute heure, et comme un ivrogne, celui qui boirait sans nécessité hors du repas.

Les parties que l'on forme pour se donner la satisfaction de boire et de manger avec excès ou sensualité dans des repas particuliers, ne sont pas moins contraires à la tempérance chrétienne qu'à la sobriété de l'homme bien né.

Les festins qui se donnent entre parents ou autres amis doivent toujours être des écoles de sobriété, afin que les enfants, que souvent on y conduit, ne prennent aucune leçon de débauche et de gourmandise. La joie qui accompagne les repas d'amitié ou de bienséance, pour être conforme à l'esprit de l'Evangile, ne doit être ni excessive ni immodérée ; les chansons obscènes, les médisances, les railleries, les propos qui excitent à

sortir des bornes de la sobriété, sont autant de défauts qui rendent criminelles des assemblées formées même par un motif honnête.

Les enfants, à ces réunions, comme à toutes les autres, doivent se comporter avec décence et propreté, et ne pas désigner ce qui flatte leur goût, ne point toucher les plats, encore moins ce qui est dedans, demander poliment ce dont ils ont besoin ; enfin observer exactement ce qui est dit dans les chapitres suivants.

CHAPITRE V.

De ce que l'on doit observer avant le Repas.

Il est de l'honnêteté de se laver les mains avant que de se mettre à table ; la propreté en fait même une obligation indispensable.

Les enfants ne font pas assez d'attention, lorsqu'ils se lavent les mains, à ne point faire jaillir de l'eau sur leurs habits ; quelquefois ils font du bruit avec les mains en les frappant l'une contre l'autre, et les essuient à des linges malpropres ; c'est une très mauvaise habitude, dont on doit les corriger.

Lorsqu'on est près de se mettre à table, il ne faut pas se porter vers l'endroit le plus commode, ni choisir soi-même une place ; mais on doit attendre que les premières places soient prises par les personnes qui méritent de les remplir ; on appelle premières places celles que le maître de la maison désigne particulièrement et avant toutes les autres ; elles varient selon la forme des tables et selon les saisons et les lieux. Un jeune homme doit toujours se mettre à la place la plus incommode, à moins qu'on ne l'oblige d'en prendre une autre ; d'ailleurs il doit se placer le dernier.

On ne saurait donner assez d'éloges à ceux qui ont conservé la louable coutume de prier avant le repas, le Seigneur de bénir les aliments, et de l'en remercier après le repas. Il ne faut point user d'affectation ; mais aussi ne faut-il pas rougir d'un signe de religion ; ainsi, soit avant que de s'asseoir, soit après que l'on est assis, il faut faire une courte prière, et il ne faut jamais l'omettre, sous quelque prétexte que ce soit.

Dès que l'on a pris le siège, il faut s'asseoir et se tenir de manière que l'on ne soit ni nonchalamment renversé sur le dos de la chaise, ni courbé, encore moins accoudé sur la table ; on ne doit y appuyer que la main.

La serviette qui est posée sur l'assiette étant destinée à préserver les habits des taches ou autres accidents trop ordinaires dans les repas, il faut l'étendre sur soi de manière qu'elle couvre le devant du corps jusque sur les genoux.

La cuiller, la fourchette et le couteau doivent toujours être placés à la droite.

CHAPITRE VI.

De ce que l'on doit observer pendant le Repas.

C'est un signe manifeste de la plus grossière gourmandise de se faire servir, et de marquer son avidité par le remuement de son assiette ou quelqu'autre signe que ce soit.

La cuiller est destinée pour les choses liquides, et la fourchette pour les viandes de consistance.

C'est une incivilité de tenir la fourchette, la cuiller ou le couteau élevés dans la main, de gesticuler avec ces objets, de porter un morceau de pain à la bouche avec le couteau, de se servir tout à la fois de sa cuiller et de sa fourchette, et les tenir de la main gauche ; de les essuyer avec la langue, de les enfoncer dans la bouche. Si l'on coupe un morceau de viande, il faut alors tenir la fourchette de la main gauche et le couteau de la droite.

En mangeant la soupe, on doit éviter d'en trop mettre dans la cuiller, d'en emplir tellement la bouche qu'on ait peine à respirer.

Rien n'est plus malpropre que de se lécher les doigts, de toucher les viandes et les porter à la bouche avec la main.

On ne doit jamais prendre le sel avec les doigts, ni avec le bout du manche de la cuiller ou de la fourchette ; mais avec la pointe du couteau.

C'est aussi une incivilité de prendre le verre à deux mains, de tousser dedans, et de le porter à la bouche quand elle est pleine ; il faut encore éviter de le laisser

à demi-plein sur la table, dans la crainte d'épancher ce qui est dedans sur la nappe, et de la gâter.

Quoique l'on ne soit pas obligé de manger des viandes pour lesquelles on sent trop de répugnance, et qu'il soit même prudent de ne pas contraindre l'estomac des enfants, il ne faut pas pour cela tolérer en eux cette prédilection, plus souvent inspirée par la sensualité que par une raison de santé : s'ils éprouvent du dégoût pour certains aliments, ils doivent remercier poliment, sans autre explication.

C'est encore une incivilité de jeter les yeux sur l'assiette de son voisin, de paraître avide des morceaux dont il est servi : ce serait très-grossier de prétendre les partager avec lui, à moins qu'il ne l'offrît lui-même avec de vives instances.

S'il arrive que l'on trouve quelques malpropretés dans les aliments, il faut les retirer sans les montrer, et les cacher même avec soin sur l'assiette.

Si la santé exige de boire pendant le repas, la sobriété défend de le faire trop souvent, de s'y exciter mutuellement. Les enfants doivent toujours tremper leur vin, au moins de deux tiers d'eau.

Il faut donner aux enfants des verres assez petits pour qu'ils puissent les vider tout d'une haleine.

Lorsque le dessert est servi, il ne faut pas y porter la main : l'usage permet de demander ce qui fait plaisir ; mais il n'est pas permis de le prendre, à moins que ce ne soit pour le présenter à une personne que l'on respecte. Les fruits tentent violemment les enfants, il n'est pas de gestes qu'ils n'emploient pour faire connaître leur goût : il faut leur faire perdre cette habitude. On doit se servir du couteau pour partager les fruits, et les peler avant que de les porter à la bouche ; mais il ne faut point toucher les confitures et autres sucreries liquides avec les doigts ; les gelées, confitures, miel, etc., après avoir été étendus sur chaque bouchée de pain, se portent à la bouche avec la main ; les pruneaux se mangent avec une cuiller ; les artichauts, les asperges se prennent et se portent à la bouche avec les doigts, après avoir été trempés dans la sauce.

Les enfants remplissent souvent leurs poches de ce

qu'ils ne peuvent manger : on doit le leur défendre, à moins que le maître de la maison ne les y oblige.

Enfin, les autres défauts contre la politesse, et que l'on doit éviter dans un repas sont 1°. d'y trop parler soit de la bonne chère que l'on fait, soit de toute autre matière inutile ; 2°. d'y rire avec excès ; 3°. de quitter sa place pour s'approcher du feu ou de la fenêtre ; 4°. d'y être taciturne ou trop occupé de ce que l'on fait ; 5°. de faire hautement ses adieux, si quelqu'affaire oblige de sortir au milieu du repas ; 6°. de s'endormir ou même de s'assoupir (si l'on ne peut résister à l'accablement, il faut se retirer en silence) ; 7° d'appeler les conviés par leur nom chaque fois qu'on leur parle ; 8°. d'affecter de se faire écouter quand on est obligé de répondre.

Les parents doivent éviter avec un soin extrême de conduire leurs enfants dans les repas où règne la licence, et même dans ceux où l'on ne doit traiter que d'affaires sérieuses ; dans les premiers, on expose leur innocence ; dans les derniers, ils deviennent incommodes, souvent dangereux, à cause de leur indiscrétion ; si les repas se donnent dans leurs propres maisons, il faut les faire sortir au dessert, temps où la conversation est sujette à s'animer.

CHAPITRE VII.

De ce que l'on doit observer après le Repas.

Pour cesser de manger, il ne faut pas attendre que le signal pour se lever de table soit donné, ou que le maître de la maison se lève : on ne doit jamais manger le premier ni le dernier, c'est l'avis du sage, et c'est surtout aux enfants qu'il appartient de quitter la table des premiers.

S'il est du devoir d'un chrétien de prier Dieu avant le repas, l'est-il moins de le remercier après avoir fait usage des biens que nous tenons de sa main bienfaisante ? On doit donc, après chaque repas, rendre à Dieu des actions de grâces par une courte mais fervente prière.

On ne doit point sortir de table avec un air de précipitation ou de chagrin, et ne pas quitter brusquement la compagnie.

Quand on le peut, il faut se laver les mains, surtout si l'on prévoit que l'on sera de quelque partie de jeu. Ce serait une incivilité de se nettoyer les dents en pleine compagnie, on doit se retirer dans une embrasure de fenêtre ou à l'écart, sortir même de l'assemblée, si on le peut sans gêner les personnes qui la composent.

Si quelques affaires particulières obligent un des convives à se séparer de la compagnie aussitôt après le dîner, il ne faut pas qu'il l'interrompe par des adieux déplacés, ni même qu'il remercie dans cet instant celui qui l'a invité, surtout s'il ne pouvait lui faire ses remerciments sans le distraire des égards qu'il s'empresse de rendre à ses convives : il est d'autres moments plus favorables.

Il ne faut pas accoutumer les enfants à dormir après le repas : ce sommeil peut être très pernicieux, encore moins doit-on les laisser courir à des exercices trop violents.

CHAPITRE VIII.

Des divertissements.

Le divertissement est un exercice auquel on peut employer quelques moments du jour, pour délasser l'esprit des occupations sérieuses qui l'ont tenu dans la contrainte, et le corps des fatigues qu'il a eprouvées par un pénible travail.

Dieu qui connaît la faiblesse de la nature, autorise les délassements nécessaires à la réparation des forces qu'une trop longue agitation fait perdre. Dans les plus beaux siècles de l'Eglise, les fidèles, encore animés de cette ferveur qui se sentait de la présence visible du Sauveur, consacraient certains jours à la joie et au repos, mais cette joie était pure, ce repos était distingué d'une molle et criminelle oisiveté. Les plaisirs d'un chrétien doivent être pesés dans la balance de la modération et de la nécessité. Tous les divertissements en usage ne sont pas licites, tous les jeux ne sont pas permis ; souvent sous le nom spécieux et équivoque de partie de plaisir, on cache des projets de débauche ; il faut donc consulter, dans le divertissement, la loi de Dieu et celle de l'honnêteté.

La conversation forme la récréation la plus ordinaire après le repas ; elle doit être enjouée sans puérilité, ut le sans trop de sérieux : on doit rire ; et le sage dit qu'il est un temps destiné au divertissement. Mais les ris doivent toujours être modérés : rire avec éclat, c'est grossièreté ; rire sans sujet, c'est bêtise ; rire de tout indifféremment, c'est légèreté et étourderie.

On ne doit jamais tourner personne en ridicule, pour se procurer l'occasion de se réjouir ; et la Religion doit toujours être respectée dans les conversations.

Tourner en dérision les cérémonies du culte religieux et les paroles de l'Ecriture Sainte, est une impiété ; comme aussi de se railler des personnes vertueuses. Souvent ces dérisions sacriléges suffisent pour ébranler la vertu des faibles, et éloigner du bien ceux qui commençaient à le connaître et à le goûter ; et rien n'annonce plus certainement la corruption du cœur que cette audacieuse liberté.

Les obscénités révoltent ceux en qui tout sentiment de pudeur n'est pas entièrement étouffé ; mais on les voile sous des propos équivoques, pour les faire goûter dans une conversation licencieuse : le crime gazé est-il moins crime ? Souvent et presque toujours, il en est plus dangereux. La pureté qu'un chrétien doit conserver, s'offense de tout discours qui, quoiqu'artificieusement déguisés, tendent à rendre agréables des objets ou des sujets impurs : il faut donc éviter avec un soin extrême tout ce qui peut, même indirectement, dans la conversation, blesser la pudeur. Si l on entend quelques traits qui tendent à l'obscénité, il faut fermer l'oreille, si l'on veut garantir son cœur de la corruption : rien n'est indifférent ; tout y est péril : on doit metre à tous ses sens une garde de circonspection.

Les enfants ne doivent jamais interrompre ceux qui parlent, par des interrogations qui seraient même serieuses et utiles ; quand on leur demande quelque chose ils doivent répondre avec modestie : il n'est pas nécessaire qu'ils se découvrent à chaque demande, il suffit de faire une légère inclination à la fin de la conversation. Les gestes trop affectés ou trop réitérés ne conviennent à personne, ne sont pas de mise encore moins aux enfants. On doit encore leur défendre de fixer ef-

frontément ceux avec qui ils conversent, d'écouter ceux qui adressent la parole à d'autres, tandis qu'ils ne font aucune attention à ce qu'on leur dit ; de rire ou d'éclater en parlant, de parler de choses qu'ils conçoivent à peine ; en un mot, il faut convaincre les enfants que leur devoir est d'écouter, de parler peu, et de ne parler qu'à propos.

C'est une malhonnêteté de rire des défauts d'autrui ; qui n'a pas les siens ? souvent celui qui raille imprudemment son frère sur une imperfection volontaire ou naturelle, donne lui-même matière à la plus ample censure de sa propre conduite.

Il est des personnes qui, ayant dit un bon mot, semblent mendier l'approbation de ceux qui les entendent, par un ris affecté ; c'est le vice familier d'un sot et d'un demi-savant. S'il est permis de rire, il est très malhonnête d'éclater et de prolonger le rire au-delà des justes bornes d'une honnête modération ; l'Esprit-Saint nous apprend que c'est le *propre de l'insensé d'élever la voix en riant*. En général, le ris ne convient pas à l'homme sage, s'il n'est très modéré.

La promenade est une autre espèce de divertissement qui contribue beaucoup à la santé. Lorsqu'on est en compagnie, il faut donner le milieu à la personne la plus respectable ; si l'on est deux, il faut lui donner la droite : cette situation cependant ne doit pas changer quand on retourne sur ses pas. Quand on est dans les rues il faut placer la personne que l'on respecte du côté des maisons.

C'est un défaut assez commun aux jeunes gens, lorsqu'ils se promènent en public, de s'entrelacer les bras, de marcher à grands pas, de sauter, de pousser ceux qui passent, de rire haut, et souvent au nez des personnes qu'ils rencontrent : rien n'annonce plus sensiblement un esprit léger et une mauvaise éducation : l'homme de bon sens ne doit jamais s'oublier au point de donner le spectacle d'une indécente familiarite, ou d'une évaporation continuelle.

Le jeu est une autre espéce de divertissement, mais qui exige de grandes précautions; il est bien d'observer,

1o. Tout honnête homme doit s'interdire les jeux de hasard.

2°. Les jeux d'exercice doivent toujours être préférés à ceux de séance et d'application ; mais il faut y être modéré et ne pas s'y échauffer outre mesure.

3°. Il est dangereux de jouer gros jeu, parce que le jeu dégénère alors en passion, et devient la cause de mille dangereux excès.

4°. On doit éviter, dans toute espèce de jeu, les emportements et les vivacités : rien n'est plus incivil et plus bas que de témoigner de la sensibilité quand on perd, ou une joie excessive quand on gagne. Le jeu n'est pas un commerce où l'on ne doive s'occuper que du gain ; être avare au jeu, c'est laisser entrevoir une bassesse de sentiments indigne d'un homme bien né.

Il ne faut cependant pas, en évitant ce vice, être prodigue par complaisance ou par vanité; mais il faut jouer selon toutes les règles du jeu, et pour se procurer de l'amusement.

5°. Etre fripon au jeu, est presque toujours une marque qu'on l'est en toute autre circonstance ; car les caractères ne se manifestent jamais plus sensiblement que dans les parties de jeu ; il est donc très important de ne point abuser de la bonne foi des autres, et de conserver une exacte fidélité au jeu : le tort qu'on y ferait serait un vol, et par conséquent une injustice.

6°. On ne doit parler que très poliment aux personnes qui ont commis quelque faute dans le jeu, et ne prendre jamais un ton de maître vis-à-vis d'elles.

7°. C'est une incivilité de chanter, de siffler, de parler à d'autres pendant qu'on joue, de battre des pieds, de remuer les mains, ou de faire quelqu'autre signe qui annonce de la passion.

8°. Lorsqu'on est engagé avec les personnes sensibles à la perte, et d'une humeur fâcheuse, il ne faut pas quitter la partie le premier, si l'on gagne, mais attendre que celui ou celle qui est en perte termine le jeu, et ne plus s'exposer à jouer avec ces sortes de caractères.

9°. Tout homme qui se connaît sensible au jeu doit absolument s'en abstenir : il en est de même de celui qui a éprouvé par expérience qu'il perd plus souvent qu'il ne gagne.

10°. On ne doit jamais fréquenter les académies de jeu ; ce sont des écoles de friponneries, de blasphêmes,

souvent d'insultes et de querelles : on y expose son salut, sa réputation, sa vie et sa fortune.

Le chant est un divertissement honnête, agréable, mais il faut éviter avec soin de chanter ou d'écouter avec plaisir des chansons obscènes.

L'apôtre saint Paul, dans deux de ses épîtres, ordonne aux chrétiens de chanter des psaumes, des hymnes à la gloire du Seigneur, et d'accorder, dans le chant, le cœur avec la voix, parce que ce sont les louanges du Très-Haut.

Il serait à désirer que les chrétiens appliquassent les règles de la musique aux paroles saintes des psaumes et des cantiques que l'on a traduits en langue vulgaire, pour l'intelligence du peuple ; mais si l'on cherche dans la fable ou dans les actions des héros, des morceaux dignes du goût et de l'art, on ne peut, sans blesser la sainteté du nom chrétien, se servir d'expressions qui porteraient à la licence.

Ceux qui ont la voix belle et gracieuse ne doivent jamais s'en prévaloir, ni chanter en interrompant les autres, pour se faire admirer ; il faut être fat pour indiquer à ceux qui écoutent, les endroits où la voix se fait entendre avec plus d'agrément et d'art ; c'est une vanité méprisable de prévenir les applaudissements par des gestes approbateurs : on doit également se rendre à la première invitation que l'on fait de chanter.

Les grands gestes, dans le chant, ne conviennent qu'à des acteurs ; dans un cercle privé, on doit conformer doucement les gestes aux paroles et aux gradations de la voix ; car il serait ridicule d'être, en chantant, aussi immobile qu'une statue. Ce que l'on dit ici de la voix regarde aussi les instruments.

CHAPITRE IX.

Des Visites.

L'homme étant appelé à vivre en société, les visites sont les liens ordinaires par lesquels les hommes s'unissent.

Il est des visites nécessaires, prescrites par la justice et la charité ; il est des visites de bienséance et d'utilité, dont on ne peut raisonnablement se dispenser ; enfin,

il est des visites absolument interdites aux chrétiens de tout âge et de toute condition.

La justice et la charité exigent que nous visitions nos parents malades, affligés ou dans l'embarras d'une affaire épineuse ; ceux avec qui nous avons des différens, d'après ce commandement de Dieu, contenu dans le Saint Evangile, qui veut que nous aimions nos ennemis. La justice veut aussi que nous visitions nos supérieurs pour leur exprimer notre respect et la confiance qu'ils nous inspirent ; et la charité n'exige pas moins impérieusement que nous voyions nos inférieurs pour les édifier, les consoler et leur procurer, autant qu'il est en nous, ce qui peut leur être utile et nécessaire.

Quant aux visites de bienséance, il suffit de dire que le paganisme même a regardé comme une vertu conforme à la grandeur de l'homme, le sentiment qui fait rendre les devoirs que les règles de la bienséance prescrivent.

Il ne faut jamais faire de visites inutiles : quand on ne commettrait d'autres fautes que celles d'aller ainsi de maison en maison, la perte du temps que cela entraîne, suffirait pour nous rendre répréhensibles.

Les visites pour affaires doivent être proportionnées, pour la durée, au sujet que l'on y traite ; celles que l'on rend par pure étiquette ou en vue de se distraire, ne sont permises que lorsqu'elles ne consument pas le temps destiné au travail. On ne doit jamais se dispenser des visites de bienséance que l'usage prescrit en certains temps de l'année et dans des circonstances particulières ; mais il faut bien prendre garde de ne pas se rendre fâcheux par des conversations trop prolongées. Quand on fait des visites et que l'on trouve la porte fermée, il ne faut pas tirer le cordon de la sonnette avec violence, mais autant, seulement, qu'il est nécessaire pour se faire entendre ; il faut laisser entre la première et la seconde fois que l'on frappe ou que l'on sonne, assez d'intervalle pour donner le temps de venir ouvrir. Quelque familier que l'on soit dans une maison, on ne doit jamais entrer dans un appartement sans avertir de quelque manière que ce soit, quand même on trouverait la porte ouverte. Lorsqu'on attend dans une salle, c'est une incivilité de chanter, de siffler, de

toucher les meubles, de regarder par la fenêtre. On ne saurait avertir trop fréquemment les enfants de ne porter la main sur aucun objet dans les appartements où ils se trouvent. C'est une grossièreté d'entrer dans une maison le chapeau sur la tête. Si en entrant dans un appartement, on trouve la personne à qui l'on rend visite, occupée à parler à d'autres, il ne faut pas l'interrompre, mais attendre qu'elle soit libre, et s'en tenir éloigné jusqu'à ce que ses affaires soient terminées.

C'est une faute contre la bienséance, en visitant quelqu'un, ou en le rencontrant dans les rues, de lui parler de loin et de lui demander, en criant, l'état de sa santé.

Dans les appartements où il se trouve des fauteuils et des chaises, un jeune homme ne doit pas prendre un fauteuil ; et si on le lui offre, il commettrait une grande incivilité de s'y étaler avec une fastueuse mollesse, de s'approcher si près de la personne à laquelle il rend visite, que son haleine puisse l'incommoder ; il n'appartient qu'au fat, à l'étourdi, de s'asseoir familièrement sur les siéges réservés aux personnes âgées.

Dans les visites que l'on rend, on doit éviter avec soin les longueurs ; dès que l'on a satisfait aux devoirs de la bienséance, ou que l'on s'est acquitté de la commission dont on était chargé, il faut se retirer et ne pas distraire inutilement ceux à qui l'on rend visite ; si on se trouve dans une compagnie nombreuse, il faut se retirer doucement sans que l'on s'aperçoive de la sortie, et cela, pour éviter le dérangement et l'embarras.

Quand la personne que l'on visite veut reconduire jusqu'à la porte de l'appartement, ou même de la rue, il faut la prier de ne pas se déranger : si elle insiste, on insiste à son tour ; mais si elle persiste, il faut se contenter de lui en témoigner une grande reconnaissance.

Faire attendre les personnes qui viennent nous visiter, c'est une incivilité très grossière, et si l'on était retenu par quelques personnes ou par une affaire importante, on doit charger une autre personne de la maison de les recevoir et de les entretenir jusqu'à ce que l'on puisse soi-même leur rendre les devoirs que la politesse exige en pareil cas : si l'on ne pouvait leur tenir compagnie aussi long-temps que la politesse semblerait l'exiger, on

devrait se dégager le plus honnêtement possible, sans déguiser même que l'on est sérieusement occupé.

Lorsque quelqu'un arrive pendant le temps du repas, il faut le prier de se mettre à table, à moins que ses affaires ne le lui permettent pas, alors il faudrait abandonner la table pour le satisfaire sur ce qui l'aurait amené ; au reste, on doit se garder de rendre des visites à l'heure des repas.

Il faut toujours reconduire jusqu'à la porte ceux qui rendent visite. Les personnes publiques sont dispensées de ce cérémonial, leurs affaires les obligeant de rester dans leurs cabinets.

Dans les visites que des personnes d'une même famille, ou des amis se rendent, tout le cérémonial consiste dans une politesse douce et réciproque : il en faut toujours bannir la gêne et l'air guindé.

CHAPITRE X.

Des Entretiens et de la Conversation.

Les personnes qui vivent dans le monde sont obligées, par leurs affaires, de se voir et de se parler mutuellement; mais ces entretiens fréquents,ces conversations de nécessité ou d'amusement, doivent toujours se ressentir de la circonspection,de la sagesse et de la modestie chrétienne.

Nous devons, dit le sage, peser nos paroles au poids de l'or, c'est-à-dire que, comme nous attachons un grand prix à ce métal, et que nous en usons avec beaucoup d'économie, nous devons également estimer précieusement nos paroles; car, selon la remarque de l'apôtre saint Jacques, un cœur pur et droit ne fournira que des discours honnêtes, et de la bouche d'un homme corrompu, il ne sort que des paroles de mort, que des expressions sales et révoltantes : l'apôtre des nations déclare que les mauvais discours portent la corruption dans les mœurs. Il n'est cependant pas d'action dans la vie où l'on se permette autant d'excès et de négligence que dans les conversations et les entretiens ; il faut donc s'appliquer à connaître les règles que l'on y doit observer. Est-il grossièreté plus impardonnable que celle de certaines personnes qui, dans une compagnie, parlent

à l'oreille, ou se servent d'expressions que les autres ne peuvent entendre; ce défaut est cependant très commun parmi ceux qui se piquent d'une bonne éducation; d'autres, non moins incivils, parlent une langue étrangère qui n'est entendue que d'eux-mêmes.

ARTICLE 1er.

De la Vérité et de la Sincérité qui doivent toujours régner dans la Conversation.

Le mensonge est un vice odieux, et la vie des menteurs est une vie sans honneur, dit le sage; ce défaut est la preuve certaine d'un cœur déréglé et d'une âme avilie par le vice. David nous avertit que si nous voulons couler des jours heureux, nous devons éviter le mensonge, et J. C. nous ordonne de dire toujours la vérité, d'assurer par un oui ce qui est vrai, et de nier par un non ce qui est faux; le démon étant le père du mensonge, celui qui ment se déclare son enfant; les équivoques sont des mensonges formels, d'autant plus condamnables, qu'ils semblent mettre le menteur à couvert des reproches qu'il mérite, et confondre la vérité avec le mensonge. Ce qui ajoute encore un nouveau degré de malice et d'opprobre à l'habitude de mentir, c'est que le menteur tombe souvent dans des indiscrétions funestes à son prochain et à lui-même; si pour sauver ou conserver sa réputation exposée par un mensonge, il faut joindre la perfidie à l'indiscrétion, il ne balancera pas, il veut mentir et ne veut pas passer pour menteur; le secret révélé d'un ami le sauve de la confusion, cela suffit, il répand ce qu'il avait juré de tenir secret; voilà, cependant, où conduit l'habitude de mentir. Qu'arrive-t-il? On perd la confiance des hommes, on ruine sa réputation, on perd ses amis; s'il en reste, ce sont ou des imprudents, ou des perfides.

Il y a des parents qui tolèrent dans les enfants l'habitude de mentir: quand ils ne se proposent que de s'excuser sur l'omission d'un devoir, sur quelques autres actions qui leur soient interdites, c'est les familiariser avec la dissimulation, vice d'autant plus dangereux qu'il paraît se rapprocher plus naturellement de la prudence.

Le déguisement dans les paroles est une production

du mensonge artificieux, également proscrite par l'esprit évangélique, par l'honnêteté et par la bonne éducation.

Les nouvellistes de profession sont pour l'ordinaire de grands menteurs : si l'on ne veut pas leur ressembler, il ne faut jamais avancer de nouvelles qu'on ne soit sûr de leur exactitude, ou du moins les donner pour douteuses, si elles sont telles, et ne pas affecter une érudition déplacée, en les embellissant de narrations fausses ou peu vraisemblables.

On dirait, à voir la conduite de certains hommes, qu'ils mettent leur gloire à tromper leur prochain ; cependant, chacun se devrait faire une loi inviolable d'une fidélité à toute épreuve dans ses promesses, car rien ne rend plus méprisable que de manquer à sa parole.

Si l'honneur exige qu'on soit fidèle dans ses promesses, la prudence exige qu'on n'en fasse jamais sans en avoir prévu les suites, et sans s'être prémuni contre les regrets qui pourraient naître d'une trop grande facilité à promettre.

Lorsqu'on s'entretient familièrement, il ne faut jamais se déguiser, même par plaisanterie ; la bonne foi en toute circonstance doit être l'âme de la conversation.

ARTICLE 2.

Du Respect que l'on doit conserver dans la Conversation, pour tout ce qui a rapport à Dieu et à la Religion.

Il est des hommes qui se font gloire d'afficher dans leurs discours l'irréligion et l'incrédulité : la parole même de Dieu n'est pas à l'abri de leurs railleries ; ils la tournent en des sens scandaleux, et quelquefois obscènes. Il faut éviter avec un soin extrême la société de ces hommes téméraires, car les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs, et l'on peut ajouter de ces sortes de faux chrétiens, avec le sage, que leur entretien est d'autant plus détestable, qu'ils se font du péché un jeu et un divertissement. On doit non-seulement éviter les jurements, les blasphêmes, les imprécations, les termes grossiers, mais on doit encore éviter avec soin l'entretien de ceux qui les ont souvent à la bouche. Il est d'autres termes qui, par eux-mêmes, ne signifient

rien, mais dont on doit cependant s'abstenir, ainsi que de prononcer, sans attention et à tout propos, le saint nom de Dieu. Le respect que tout chrétien doit avoir pour le Seigneur, est ennemi de ces légèretés, qui dégénèrent souvent en l'indifférence, et quelquefois en une sacrilége habitude.

Les paroles obscènes aussi bien voilées qu'on les suppose, sont interdites à tout honnête homme ; l'équivoque ne leur ôte pas l'infamie ; le dessein d'amuser ceux que l'on entretient, ne saurait les rendre innocentes.

ARTICLE 3.

Il ne faut jamais parler dans la Conversation au désavantage du prochain.

Celui qui médit de son frère, dit l'apôtre saint Jacques, médit de la loi même. La bienséance en ce point est d'accord avec le commandement de Dieu, et il est aussi impoli qu'il est peu chrétien de parler mal du prochain. La médisance, pour être commune et souvent applaudie, n'est pas moins un vice qui décèle une âme basse, jalouse, envieuse et pleine de fiel, de haine ou de vengeance ; la délation n'est pas moins odieuse, et lorsque l'on entend un mot médisant il ne faut jamais le relever, mais au contraire excuser toujours celui que la médisance attaque et déchire, et envisager toujours du côté favorable au prochain ce que l'on entend raconter de lui.

C'est une petitesse d'esprit et une lâcheté de médire de quelqu'un, de l'attaquer dans la conversation, lorsqu'il est absent.

On doit aussi éviter dans la conversation les parallèles injurieux, humilians ou qui pourraient l'être par les circonstances. C'est une impertinence de dire devant un boiteux, borgne, bossu ou disgracié autrement de la nature, par exemple : un tel a ce défaut, ainsi du reste. Il faut encore moins rappeler aux personnes présentes les fautes qu'elles auraient commises, ou les désagréments qu'elles auraient essuyés, ce serait les humilier. Les injures, les paroles piquantes, le ton dédaigneux sont tout-à-fait opposés à l'esprit de Jésus-Christ, qui dit dans l'Evangile que celui qui traitera son frère de fou

se rendra digne d'un supplice éternel, et la bienséance proscrit jusqu'au ton ironique.

Pour que la raillerie soit permise, elle ne doit jamais attaquer les choses saintes, les défauts naturels, la réputation, le mérite, encore moins ceux qui sont morts. La raillerie peut être innocente, mais de quelles précautions ne doit-on pas l'accompagner ? Il est si difficile de ne pas violer les règles saintes de la charité et de la bienséance, qu'il serait à désirer qu'on n'en fît jamais usage.

Elle peut cependant quelquefois servir à l'agrément de la conversation, mais on doit en bannir l'affectation, la puérilité, le trivial, les redites et les longueurs ; dès qu'elle n'a pas un but fixe, elle devient insipide et inutile.

Les railleurs de profession sont généralement haïs; si quelquefois ils plaisent, plus souvent encore ils fatiguent et ennuient.

ARTICLE 4.

Des Fautes que l'on commet en parlant inconsidérément.

Parler inconsidérément, c'est parler sur toutes choses sans faire attention à ce que l'on dit; c'est parler lorsqu'on doit se taire, ou dire des choses inutiles ou puériles. Les grands parleurs sont presque toujours inconsidérés dans leurs discours; la démangeaison de parler fait débiter des sottises, et, dans un grand nombre de paroles, il est rare de n'y pas compter des fautes considérables. Ainsi, pour suivre l'avis du sage, il faut mettre la main sur la bouche, si l'on n'a pas assez d'intelligence pour parler à propos, ou pour entendre ce que les autres disent. Il faut distinguer et observer le temps où l'on peut dire son mot sans indiscrétion, car c'est un signe de légèreté de discourir toutes les fois qu'on se sent quelque envie de parler. Il faut aussi, selon l'avis de saint Paul, que toutes nos paroles soient dites avec discernement, afin de n'en proférer aucune sans savoir pourquoi et comment ; enfin il ne faut parler que de ce que l'on connaît, et toujours se taire sur ce que l'on ignore.

Lorsque quelqu'un s'emporte au point de dire des

choses désagréables, il ne faut pas riposter par des grossièretés, mais il faut tourner les choses en plaisanteries, ou se taire, ou enfin se retirer.

Le cœur des insensés, dit le sage, *est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur*. Cela veut dire que ceux qui parlent beaucoup et avec peu de circonspection décèlent l'état intérieur de leur âme, et que le sage au contraire annonce ce qu'il est par ses discours.

On doit plus écouter que parler avec les vieillards sensés et les personnes éclairées; le babil d'un jeune homme, dans ces rencontres, est une incivilité. C'est le propre d'un esprit sans consistance de se répandre sans cesse en discours inutiles, d'user de longues périphrases pour dire des choses que l'on doit exprimer d'une manière concise, d'envelopper le principal objet de tant d'incidents qu'on peut à peine y retourner soi-même et y rappeler les autres.

Il est aussi ridicule que déplacé de parler sans cesse de ses actions, de soi-même, de sa fortune, et de se comparer aux autres, etc. Les comparaisons sont toujours odieuses; peut-on, en effet, supporter ces airs de présomption et de confiance qui tendent presque toujours à donner une médiocre idée de ceux qui les affectent? Il ne faut jamais parler désavantageusement de qui que ce soit, ni en termes bas et populaires; il faut encore moins user de ceux qui marqueraient du dédain ou du mépris. Il en est beaucoup qui dans l'éloge qu'ils font ou qu'ils entendent faire de quelqu'un, ajoutent malignement un *mais*, ce mot détruit presque toujours l'estime et la bonne opinion, et il faut être peu instruit des règles de la charité chrétienne et de celles de l'honnêteté pour le placer dans le discours où l'on parle des autres.

C'est une étourderie et un manque de savoir vivre d'appeler quelqu'un dans les rues, ou par une fenêtre, ou du haut d'un escalier.

Lorsqu'on est incommodé, il ne faut pas se trouver en compagnie, ou bien il faut garder le silence sur ses infirmités, et ne point ennuyer les autres par des plaintes langoureuses. Il n'est pas plus honnête de parler sans cesse à un animal familier, qu'on aimerait, en présence même de ses amis.

Une autre espèce d'hommes ennuyeux et impolis est celle des voyageurs qui ne parlent que de leurs aventures, des pays qu'ils ont vus ou parcourus, des dangers vrais ou prétendus tels, qu'ils ont courus, et qui ne cessent de répéter cent fois les mêmes choses.

ARTICLE 5.

Des Eloges.

Qu'un autre vous loue, et non votre propre bouche, dit Salomon ; *que ce soit un étranger et non vos propres lèvres.* C'est en effet de toutes les affectations de l'amour-propre, la moins supportable : un homme qui ose faire son éloge fait assez connaître qu'il n'en mérite aucun. Ainsi il ne faut jamais parler avantageusement de soi-même ; mais aussi ne faut-il point taire les louanges dues au mérite ou à la vertu, observant d'en écarter tout ce que l'adulation et la flatterie pourraient y mêler. On doit recevoir modestement les éloges et ne jamais les mendier. Ce serait une sotte modestie de se mettre de mauvaise humeur contre les personnes dont on reçoit des applaudissements, surtout s'ils sont mérités par quelque action dont on ne puisse se dissimuler à soi même la bonté naturelle.

Il est des hommes qui s'offensent des louanges que l'on donne aux autres, ou qui les affaiblissent par d'odieuses restrictions ; il faut éviter ce défaut et ajouter toujours aux éloges des autres. Il n'est pas cependant de la sagesse de donner à qui que ce soit, présent ou absent, des louanges excessives, ni blesser la vérité en voulant préconiser les autres.

Si l'on entend faire des éloges de ses parents, on ne doit pas y ajouter, mais témoigner sa reconnaissance et applaudir modestement.

Ceux qui, en faisant quelques présents, sont assez peu circonspects pour vanter le don qu'ils font, perdent une partie de la générosité ; et ceux qui, en recevant un présent, le méprisent, méritent de n'en jamais recevoir, et prouvent qu'ils sont mal élevés. On ne doit pas louer toutes choses par une surprise accompagnée d'exclamation, c'est faire sentir qu'on n'a jamais rien vu.

En général il faut être réservé, économe dans la dis-

tribution des louanges, envisager toujours les choses, apprécier ce qu'elles valent pour les estimer, et les louer selon les règles de la prudence et du discernement.

ARTICLE 6.

Comment on doit interroger, répondre et dire son sentiment.

Rien n'est plus insipide, plus importun que l'entretien de ceux qui font des questions à l'infini sur les choses les plus indifférentes, ou sur celles qu'ils devraient toujours ignorer.

Il est des personnes qui, à chaque phrase de leur discours, demandent si on les entend, si on conçoit ce qu'elles disent ; rien n'est plus indécent : on doit achever ce que l'on avait à dire, et si la personne à qui l'on parlait n'avait pas entendu ou compris ce qu'on lui disait, il faut le répéter avec douceur et sans témoigner aucune peine. On n'est pas entendu souvent parce que l'on s'énonce mal, ou parce que l'on se sert de termes obscurs ou équivoques.

La bienséance exige que l'on ne s'informe pas, en entrant dans une compagnie, de ce que l'on y a dit ; et, si l'on ne peut suivre le fil de la conversation, faute d'en connaître le sujet, il faut en demander une explication succincte, si on le peut sans distraire la compagnie. Mais si l'on prévoit qu'une semblable explication puisse jeter les autres dans une répétition ennuyeuse et embarrassante, on doit se taire et attendre que l'occasion se présente de s'en informer sans gêner qui que ce soit. Les enfants font souvent répéter ceux qui parlent, c'est une étourderie qui tient de l'incivilité dont il faut les corriger ou les garantir.

Toutefois il est de la politesse d'instruire brièvement du sujet de la conversation ceux qui surviennent dans la compagnie, surtout les personnes auxquelles on doit des égards.

Les enfants ne doivent jamais interrompre ceux qui parlent, mais ils doivent répondre avec modestie aux questions qui leur sont adressées, et placer toujours le nom de *Monsieur*, *Madame*, etc., dans la réponse qu'ils ont à faire.

Ce serait une impardonnable grossièreté, étant obligé de contredire quelqu'un, de le faire en disant : *cela n'est pas vrai, vous mentez, vous ne savez ce que vous dites, vous en imposez ;* ces expressions sont indignes d'un homme bien élevé ; on doit toujours chercher à déguiser la dureté de la contradiction sous des termes polis. On peut dire à une personne qui se trompe : *Permettez-moi de vous dire qu'on vous a mal informée, etc.*

On ne doit donner son avis en pleine compagnie que quand on en est prié, et les jeunes gens encore moins que les autres ; il faut le faire modestement, et ne pas affecter un ton décisif. Si cet avis est contredit universellement, on doit se taire, ne pas le défendre avec opiniâtreté ; si l'on croit qu'il est juste, exact et prudent, on peut exposer les preuves qui en constatent la vérité, mais éviter tout entêtement.

ARTICLE 7.

Des Règles que l'on doit observer dans les disputes, et lorsqu'on est obligé de répondre.

L'apôtre saint Paul exhorte son disciple Timothée à fuir les disputes de mots ; l'esprit de contention et de dispute est entièrement opposé à la douceur évangélique, la bienséance le proscrit de toutes les assemblées. La dispute prend ordinairement sa source dans la présomption et la fausse idée que l'on se forme de son propre mérite ; il est des caractères qui s'opposent perpétuellement au sentiment des autres, et à qui, pour entrer en dispute, il suffit de voir une opinion suivie par le plus grand nombre. Cette manie déshonore et rend odieux, il faut donc être toujours assez prudent pour ne pas contester sans sujet, et pour le plaisir seul de disputer. Quand on se trouve obligé de disputer en faveur d'une vérité combattue, il faut le faire modestement, car la bouche sur les lèvres de laquelle repose la douceur, dit le sage, multiplie les amis et gagne les ennemis.

Les grands parleurs sont ordinairement de grands disputeurs, le seul parti qu'on doit prendre avec eux est celui du silence ; les contredire, c'est les échauffer et les

animer à la dispute. Un homme sage ne doit jamais se compromettre avec des esprits contentieux.

Il est important de ne s'opiniâtrer jamais dans son sentiment, surtout s'il n'est pas absolument exact ; et dans le cas même où il serait vrai en tout, il faudrait, après l'avoir défendu, se taire si on continuait à le combattre.

Il n'est jamais permis d'interrompre qui que ce soit dans la conversation ou dans la dispute ; de commenter la narration que l'on entend, de la reprendre sous prétexte de la rendre plus claire, plus exacte. Si l'on a des observations à faire, il faut attendre que la personne qui parle ait fini son discours pour les proposer.

C'est une impolitesse de reprendre avec autorité celui qui s'est mépris ; et lorsque l'erreur est si manifeste qu'on ne puisse la dissimuler, on doit attendre que la personne qui l'a avancée se retracte elle-même, et si elle s'obstine à la défendre, on peut alors, mais poliment, lui faire sentir son défaut.

On ne doit jamais rougir d'une correction équitable ; une personne qui fait une faute dans la conversation donnerait l'exemple d'une obstination déplacée, si elle prenait en mauvaise part les observations qu'on lui ferait pour la redresser et lui faire connaître son erreur.

ARTICLE 8.

Des bonnes et des mauvaises manières de parler.

Le compliment a pour objet ou un avantage arrivé à quelqu'un, ou quelque triste accident qui lui est survenu, ou un bienfait reçu, ou des grâces que l'on demande.

Dans les compliments de condoléance, il ne faut pas trop parler de la chose qui afflige, mais se borner à engager, par des motifs chrétiens, la personne affligée à mettre fin à sa douleur.

On doit éviter l'affectation dans les compliments, et il ne faut jamais s'écarter du naturel ; et si l'on veut qu'ils soient agréables, la prolixité, l'emphase, le verbiage doivent en être bannis.

Cette maxime du sage, *on ne doit louer personne avant sa mort*, ne signifie pas qu'on ne doive jamais faire de compliments ni louer personne, mais elle insi-

nue qu'on ne doit jamais accabler les personnes de compliments, parce que ceux qui les donnent manquent souvent de sincérité, et ceux qui les reçoivent d'une modestie assez parfaite pour ne pas tirer vanité des louanges.

Celui qui reçoit des compliments, doit répondre modestement, sans marquer trop de satisfaction ni trop d'indifférence.

Il faut se servir, dans le langage, de termes clairs, usités, exacts et propres au sujet que l'on traite ; dans le discours familier, l'expression recherchée devient ridicule, et un homme d'un style ampoulé devient assommant et ennuyeux.

Il ne faut pas cependant s'écarter de la pureté de la langue française, ni s'approprier des termes bas et populaires, ni d'expressions particulières, ni multiplier les mots et les mal adapter.

Lorsqu'on raconte une histoire, ou que l'on rend compte d'une commission, il faut s'abstenir de certaines digressions qui ne sont propres qu'à faire perdre le fil du discours, et qui rendent la conversation pesante et désagréable.

CHAPITRE XI.

De quelques autres Règles de la Bienséance.

Lorsqu'on présente ou qu'on reçoit quelque chose, il faut faire une inclination médiocre. Il ne faut rien donner ni accepter en passant la main ou allongeant le bras devant quelqu'un mais la bienséance veut qu'on le reçoive ou qu'on le présente par derrière ; et si la personne est trop éloignée, ou qu'il n'y ait pas de domestique, il faut prier celle qui est la plus voisine de vouloir bien passer la chose que l'on demande ou que l'on donne.

La propreté ne permet pas de ramasser le mouchoir de qui que ce soit, lorsqu'il est tombé par terre ; mais on doit être assez poli pour avertir la personne : il en est de même des lettres ou autres papiers.

Dans la ville, on ne doit saluer que les personnes que

l'on connaît ; à la campagne, il est assez d'usage de saluer tout le monde.

Il ne faut jamais demander à quelqu'un d'où venez-vous ? où allez-vous ? c'est une curiosité impertinente.

C'est une incivilité de se retourner en marchant, ou de s'arrêter pour fixer une personne, d'examiner si elle salue ; et l'on ne saurait excuser la liberté que quelques-uns se donnent de critiquer la démarche, l'habillement et le maintien des autres.

Quand on se chauffe, il faut être assis ou debout, ne point s'appuyer sur la cheminée, encore moins y tourner le dos ; on ne doit pas s'emparer de la cheminée, de telle sorte que les autres ne puissent approcher du feu.

C'est une marque d'oisiveté de remuer sans cesse le bois et les tisons, de badiner avec les pincettes ou autres instruments propres au foyer.

Il ne faut jamais courir dans les rues, mais au contraire composer le pas de manière qu'on ne marche ni trop vite ni trop lentement : c'est une étourderie de regarder sans cesse de côté et d'autre en marchant, d'examiner à chaque pas ce qu'on voit.

CHAPITRE XII.

Des Lettres.

Comme un chrétien doit tâcher de ne pas faire de visites inutiles, la bienséance demande aussi qu'il fasse en sorte de ne point écrire de lettres, qu'elles ne paraissent nécessaires. On écrit à ses supérieurs, ou à ses égaux, ou à ses inférieurs ; ainsi il y a trois sortes de lettres, eu égard aux choses qu'on écrit. Il y en a aussi de trois sortes, eu égard aux objets qu'on y traite, ce sont ou des lettres d'affaires, ou des lettres familières, ou des lettres de compliments. Ces différentes lettres demandent chacune leur style et leur manière particulière. Il faut que celles qu'on adresse à ses supérieurs soient très respectueuses et très courtes ; que celles qu'on adresse à ses égaux soient honnêtes, et donnent toujours quelques marques de considération et de res-

pect ; celles qu'on écrit à ses inférieurs doivent exprimer des témoignages d'affection et de bienveillance.

Lorsqu'on écrit des lettres d'affaires, il est à propos d'entrer d'abord dans le sujet, de se servir de termes propres à la chose dont on parle, et de s'expliquer nettement et sans confusion. Si l'on a à parler de plus d'une affaire, il est à propos d'écrire par articles, pour rendre ce qu'on doit dire plus clair, et son style plus net.

Les lettres familières doivent être de même style que le langage ordinaire, pourvu qu'il soit correct, et on doit s'y faire entendre comme si on parlait.

Les lettres de compliments doivent être civiles et obligeantes, et ne pas être plus longues que les compliments qu'on est obligé de faire.

Il est plus respectueux, lorsqu'on écrit à une personne qui est supérieure, de se servir de grand papier, et à qui que ce soit qu'on écrive, le papier doit toujours être double. On peut se servir de petit papier pour écrire des billets ; mais il faut toujours qu'il soit double. On commence toutes les lettres par ce mot *Monsieur* ; et si l'on écrit à une femme, ou à une fille, par un de ceux-ci, *Madame*, ou *Mademoiselle* ; si on écrit à son père, on se sert de ces termes, *Mon très cher Père*. Et ces mots, *Monsieur*, ou *Madame*, etc. doivent s'écrire tout au long, sans abréviation. Le mot *Monsieur* s'écrit seulement en haut de la lettre du côté gauche : et entre ce mot *Monsieur*, et le commencement de la lettre, on doit laisser l'espace de plusieurs lignes de blanc, plus ou moins, selon la qualité de la personne à qui on écrit. On doit, en écrivant, se servir des termes d'honnêteté et de civilité dont on est obligé de se servir, en parlant, pour garder les règles de la bienséance ; et il n'est pas permis d'user de termes de service et d'amitié à l'égard des personnes qui sont supérieures, ou pour lesquelles on doit avoir de la considération et du respect ; on ne peut les employer qu'à l'égard des personnes qui sont pour le moins un peu inférieures.

Lorsqu'on a fini d'écrire une lettre, il faut la relire avec attention, examiner si l'on n'a rien omis, si l'on s'est servi de termes convenables, et quelle impression elle peut faire sur la personne à qui l'on écrit.

Il faut que le style de la lettre soit conforme au sujet dont on traite. Si, par exemple, on parle d'une affaire sérieuse, le style doit être sérieux, sans se servir d'aucune expression familière, et encore moins de termes risibles. Il est à propos, dans les lettres, de s'étudier à mettre les choses en peu de mots, et d'un style net et concis ; c'est la manière d'écrire la plus convenable et et qui agrée davantage ; si la lettre qu'on écrit est une réponse, il faut d'abord marquer la date de la lettre qu'on a reçue, et y répondre article par article ; puis ajouter ensuite ce qu'on veut demander de nouveau.

Au bas de la lettre, pour marque de soumission à l'égard de la personne à qui on écrit, après ces termes ; *J'ai l'honneur d'être avec un profond respect*, ou autres semblables, on met ces mots: *Monsieur* en une seule ligne, puis *Votre très humble et très obéissant Serviteur*, en deux lignes au bas, au coin du papier du côté droit. C'est toujours par ces termes ou autres semblables qu'on finit une lettre.

Un fils écrivant à son père, met: *Votre très-humble et très-obéissant fils.*

Si on écrit à une personne supérieure, il est contre le respect de la charger de compliments pour d'autres, et il ne l'est pas moins d'adresser ses recommandations à des personnes au-dessus de soi, ou de les charger de semblables commissions: cela est seulement permis entre amis ou aux personnes d'égale condition.

Lorsqu'on écrit à une personne élevée en dignité, il faut toujours mettre la lettre sous enveloppe.

L'adresse d'une lettre se met ainsi : *A Monsieur*, en une seule ligne, le mot se répète à la seconde, puis dans la même ligne le nom de la personne à qui on écrit, sa dignité et le lieu de sa demeure.

Il est permis d'écrire en billet à une personne qui est égale, familière ou inférieure. Quand on écrit en billet, il faut mettre le mot Monsieur dans le corps du billet, après les premiers mots.

Lorsqu'on est en compagnie, on ne doit lire ni lettre, ni billet, ni papier, ni livre, à moins qu'une affaire urgente n'y force ; en ce cas, on en demande la permission, qu'il serait contre la bienséance de refuser.

Il est contre la bienséance, quand on a commencé à lire une lettre tout haut, de la continuer tout bas, ou entre les dents.

Quand quelqu'un présente une lettre à un autre, il est de l'honnêteté de l'ouvrir en sa présence, en lui faisant auparavant quelque civilité.

CHAPITRE XIII.

De la Conduite que les Enfants doivent tenir dans les Eglises.

Si les chretiens réfléchissaient sur la sainteté de nos Temples, ils s'y comporteraient avec plus de décence et de respect. Ces Temples sont saints, parce que Dieu les remplit de sa présence, comme il l'annonce lui-même dans le prophète Aggée: *Je remplirai cette Maison de gloire, j'établirai la paix dans ce lieu.* Ils sont saints, parce qu'on y trouve la source de toutes les grâces, parce que l'on y distribue la parole de Dieu; enfin, parce que le Seigneur a promis d'écouter favorablement ceux qui viendront y solliciter ses miséricordes: *Mes yeux sont ouverts, et mes oreilles attentives aux prières de celui qui les fera dans le Temple.*

Jésus-Christ déclare dans l'Evangile, que sa Maison est une Maison de prière. Ce n'est point l'édifice matériel que nous respectons: si les juifs étaient pénétrés du plus profond respect lorsqu'ils entraient dans leur Temple, figure noble, mais bien imparfaite des nôtres, nous qui possédons dans nos Eglises la réalité même, Jésus-Christ présent sur nos autels, pouvons-nous sans commettre la plus sacrilége irrévérence, nous y comporter moins respectueusement? Si la foi était moins affaiblie parmi nous, serait-on obligé de donner aux enfants, des léçons de modestie, de leur tracer la conduite qu'ils doivent tenir dans le lieu saint? Et les parents ne devraient-ils pas se faire un devoir de leur apprendre, par leur exemple, comme on doit se comporter dans la Maison du Seigneur? Mais comme l'on voit avec douleur la plupart des pères et mères négliger un point si important du Culte religieux, on a cru qu'il serait utile de donner ici les règles qu'on doit faire observer aux enfants lorsqu'ils sont dans l'Eglise.

1°. On ne doit jamais conduire les enfants à l'Eglise dans un négligé avec lequel on n'oserait les produire dans les compagnies.

2°. On doit faire comprendre aux enfants que le Seigneur pénètre l'esprit et le cœur, et qu'il désire qu'on ne se présente dans son Temple que pénétré d'un profond respect; il faut aussi les exhorter à se purifier des fautes qui pourraient les rendre indignes de paraître en la présence du Très-Haut, en prenant de l'eau bénite avec révérence, prenant bien garde qu'ils ne plongent la main dans le bénitier, mais seulement le bout du doigt, qu'ils ne la jettent pas par terre, ni au visage, ou sur les habits des autres. Il faut les engager à entrer dans les sentiments de David, lorsqu'il disait: *Lavez-moi de plus en plus de mes iniquités, et purifiez-moi de mon péché.*

3°. Dès que les enfants sont entrés dans l'Eglise, il ne faut plus leur permettre aucune question, a moins qu'elle ne soit relative à la célébration de l'Office divin. Ils doivent se mettre à genoux et faire une courte prière; ensuite, se placer, s'il est possible, dans un endroit d'où ils puissent voir les cérémonies et entendre distinctement la parole de Dieu.

4°. Si, en allant de la porte à leur place, ils sont obligés de passer devant le Saint-Sacrement, ils doivent fléchir le genou; devant les autels, il suffit de s'incliner profondément; mais il ne faut saluer que médiocrement les personnes devant lesquelles on est obligé de passer. Ce serait le comble de l'irrévérence que de pousser ou d'écarter avec effort ceux qui gênent le passage; on doit demander avec douceur la permission de passer, et si la foule est trop grande, il faut attendre sans murmurer l'occasion de pénétrer plus avant.

Aussitôt que les enfants sont arrivés à leurs places, on ne doit plus les laisser courir de côté et d'autre, même pour parler aux personnes qu'ils connaissent.

5°. Comme l'esprit des enfants est incapable de cette attention sérieuse qui éloigne les distractions, il faut leur mettre en main un livre, dans lequel soient contenus les offices qui se disent dans l'Eglise, afin qu'ils se

joignent aux fidèles dans le chant des psaumes et des hymnes, s'il est d'usage dans leur paroisse que le peuple unisse sa voix à celle des ministres ; on suppose que les parents les ont instruits de tout ce qui se dit ou se chante ; car ce ne serait pas le moment de leur apprendre ce qu'ils doivent en savoir, lorsqu'on est occupé au service Divin.

Il faut les accoutumer de bonne heure à se tenir dans une posture édifiante et recueillie, à ne point tourner la tête de côté et d'autre, à ne s'occuper enfin que de ce qui se passe à l'autel.

6°. La Messe est l'acte le plus auguste de la Religion ; avec quel profond respect ne doit-on pas y assister. Aux Messes basses, il ne faut pas souffrir que les enfants soient assis ; ils doivent se tenir à genoux ou debout, à moins qu'ils ne soient incommodés; aux grandes Messes, c'est un usage assez universel de s'asseoir pendant le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis*, l'*Epître*, le *Graduel*, et les autres parties de la Messe jusqu'au Canon, en observant toutefois de se tenir debout pendant l'*Evangile ;* pendant le Canon il convient d'être à genoux, hors le cas de nécessité. Dans les églises où il y a des orgues, il arrive assez souvent que les enfants donnent des signes de joie, suivant le ton, par des mouvements de corps ou de pieds; il faut leur faire sentir combien ces licences sont déplacées, et que la joie sainte que le chant des psaumes et des hymnes répand dans l'âme, ne doit jamais faire sortir le chrétien de l'état de respect qu'inspire la présence de Dieu à ceux qui ont une juste idée de sa grandeur et de leur bassesse. Quelquefois aussi les enfants s'endorment : si c'est par ennui, il faut les réveiller doucement ; si c'est par accablement, il faut les reconduire chez eux.

D'autres fois, ils mangent ; c'est une irrévérence des plus grossières : *N'avez-vous pas de maisons pour manger ou pour boire*, dit Saint-Paul, *ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu ?*

La nécessité ne peut excuser, puisque en ce cas il faudrait sortir de l'Eglise.

7°. Il faut accoutumer les enfants à écouter attentivement la parole de Dieu, les empêcher de dormir pen-

dant le sermon ou le prône ; les reprendre sévèrement lorsqu'ils affectent de tousser, de cracher et de se moucher pendant le discours, de se lever sur les pieds ou sur leur chaise pour considérer l'auditoire.

8°. On doit leur inspirer un respect religieux non-seulement pour les prêtres du Seigneur, pour toutes les cérémonies établies par l'Eglise, mais encore pour tout ce qui a un rapport direct ou indirect au Culte Divin.

9°. Il ne faut pas sortir de l'Eglise avant que le prêtre, qui a célébré la Messe, ne soit rentré dans la sacristie ; et si c'est après Vêpres, avant que l'office ne soit entièrement terminé.

10°. On peut être assis pendant les Vêpres ; mais chaque fois que l'on dit *Gloria Patri*, il faut s'incliner : on doit aussi observer de ne s'asseoir que quand le premier psaume est commencé, et de se tenir debout pendant le *Magnificat*, les oraisons, le *Nunc dimittis* et l'antienne à la Très-Sainte Vierge.

11°. Dans les processions qui se font hors de l'église, les enfants doivent éviter d'en troubler l'ordre et la marche, en allant et venant, en se mettant tantôt derrière, tantôt devant, quelquefois à côté des prêtres ; en chantant plus haut, plus vite ou plus lentement que les chantres. Il n'est pas moins contre le respect dû à ces saintes cérémonies, de regarder de côté et d'autre, ainsi qu'aux fenêtres, d'appeler les personnes en passant, de causer, de rire, de courir, etc.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA MODESTIE QUE L'ON DOIT FAIRE PARAÎTRE DANS LE MAINTIEN DU CORPS.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA BIENSEANCE DANS LES ACTIONS COMMUNES ET ORDINAIRES.

FIN DE LA TABLE.



